

**I AM
SPARTACUS!**

KIRK DOUGLAS

capricci



Woody Strode (Draba),
prêt à me porter un coup fatal.
Que fait donc Stanley Kubrick
assis entre nous ?



Premier jour de tournage:
Laurence Olivier visite notre
plateau en plein désert.

I AM SPARTACUS !

KIRK DOUGLAS

Traduit de l'américain
par Marie-Mathilde Burdeau

22	Préface par George Clooney
24	Introduction
28	CHAPITRE — 1
42	CHAPITRE — 2
62	CHAPITRE — 3
78	CHAPITRE — 4
94	CHAPITRE — 5
108	CHAPITRE — 6
122	CHAPITRE — 7
134	CHAPITRE — 8
148	CHAPITRE — 9
158	CHAPITRE — 10
166	CHAPITRE — 11
178	CHAPITRE — 12
184	Épilogue
190	Remerciements

INTRO- DUCTION

Ce qu'on apprend sur soi au fil des années ne peut pas se transmettre. On en fait l'expérience — c'est tout. On ne peut pas « savoir et avoir su ».

Quand je repense à Spartacus aujourd'hui — avec plus de cinquante ans de recul — je suis sidéré que toute cette histoire ait réellement eu lieu. Tout était contre nous : la politique de l'ère McCarthy, la concurrence avec un autre film — tout.

J'ai quatre-vingt-quinze ans. Quand je suis né, Woodrow Wilson siégeait à la Maison-Blanche. J'ai connu seize présidents, deux guerres mondiales, la Grande Dépression, et toute une série de crises politiques, du scandale du Teapot Dome en 1922 au Watergate en passant par la procédure de destitution de Bill Clinton pour avoir fricoté avec une stagiaire à la Maison-Blanche.

À l'heure où j'écris ces lignes, l'Amérique est plus profondément divisée qu'à aucun moment de mon existence. Depuis ses origines, notre pays a traversé de nombreuses périodes de division. La guerre de Sécession reste bien sûr la plus grave d'entre elles. Plus d'un demi-million de personnes y ont trouvé la mort. Le conflit a même failli entraîner la dissolution des États-Unis. Pourtant, d'une manière ou d'une autre, nous avons toujours survécu.

Dans ce livre, je veux vous raconter l'aventure de la fabrication de Spartacus durant une autre période de division qu'a connu l'Histoire de notre nation. Les années 1950 ont été marquées par la peur et la paranoïa. L'ennemi d'alors était les communistes. Aujourd'hui, ce sont les terroristes. Les noms changent, mais la peur reste la même. Et elle est toujours exacerbée par les hommes politiques et exploitée par les médias. Ils se nourrissent de la peur qu'ils cultivent en nous.

Franklin Roosevelt est le premier président pour lequel j'aie jamais voté. « Nous n'avons rien à craindre, disait-il, sauf la peur elle-même. »

Je ne suis pas un activiste politique. Lorsque j'ai produit Spartacus en 1959, mon but n'était pas de faire une déclaration politique, mais de produire le meilleur film possible. J'ai réuni une équipe composée des meilleurs acteurs à avoir jamais joué au cinéma : Laurence Olivier, Charles Laughton, Peter Ustinov, Jean Simmons et Tony Curtis. J'ai engagé un jeune cinéaste très doué que je connaissais. À l'époque, il est encore largement inconnu du grand public. Il s'appelait Stanley Kubrick.

Je laisse aux autres le soin de juger le film. À mon avis, il se défend très bien tout seul. Personnellement, j'en suis très fier.

Lorsque je raconte à mes petits-enfants comment nous avons fait Spartacus, ils ont l'impression d'entendre un conte fantastique datant d'une époque très lointaine — les années 1950. Ils ont raison. C'était il y a longtemps. Mais dans un monde où un homme seul, en Tunisie, peut enclencher une série d'événements menant au renversement du gouvernement égyptien, l'histoire de Spartacus demeure aussi importante qu'il y a cinquante ans — ou deux mille ans.

Un vent révolutionnaire souffle sur la planète. Est-il contagieux ? Nous sommes surpris de voir des foules sans meneur se rassembler dans des villes américaines, parler d'une seule voix et mettre au défi une structure de pouvoir qui semble inexpugnable. C'est ce qu'a fait Spartacus. Et des dizaines de milliers d'hommes et de femmes lui ont prêté leur voix. Ensemble, ils étaient tous Spartacus.

J'étais encore un jeune homme lorsque j'ai fait ce film. J'ai souvent dit que si j'avais été un peu plus vieux, je ne me serais peut-être jamais lancé dans l'aventure. En tout cas, je suis certain que je n'aurais pas engagé Dalton Trumbo pour qu'il écrive le scénario sous son vrai nom. Il servait alors de bouc-émissaire au climat de division qui pesait sur le pays. Après presque un an passé sous les barreaux pour ses opinions politiques, il figurait toujours sur la liste noire des studios — le boycott qui était en vigueur depuis plus d'une décennie.

Aujourd'hui, certains s'évertuent encore à défendre la liste noire. Ils disent que c'était une mesure nécessaire pour protéger l'Amérique. Les seuls à en avoir souffert, affirment-ils, étaient nos ennemis.

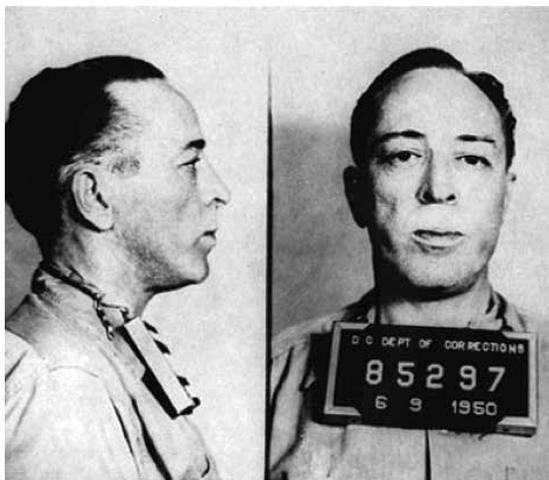
Ils mentent. Cette honte nationale a ruiné la vie d'hommes, de femmes et d'enfants innocents.

Je le sais. J'étais là. J'ai vu ce qu'il s'est passé.

Maintenant, je vais vous raconter cette histoire. Et vous raconter Spartacus — le film que nous avons fait au beau milieu de toute cette folie.



Dalton Trumbo était le scénariste le mieux payé d'Hollywood lorsqu'il fut appelé devant la Commission des Activités Anti-Américaines en 1947.



Trois ans plus tard, on l'enfermait dans une prison fédérale pour outrage au Congrès.